

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque sur les bords du Rhin

Texier, Edmond

Paris, 1858

Chapitre VI

[urn:nbn:de:bsz:31-140291](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-140291)

CHAPITRE VI.

Rastadt. — Un petit Versailles. — Le prince Louis de Bade. — Son courage. — Enlèvement d'un harem. — Mort du prince. — Le château et les odalisques. — Les plénipotentiaires du Directoire. — Ettlingen. — Carlsruhe. — Une capitale toute neuve et une vieille légende. — La Bleithurm. — La statue du grand-duc Louis et le buste du margrave Guillaume. — Le Schloss. — L'Académie. — Le plus heureux prince de l'Europe. — Heidelberg. — La maison des Chevaliers. — Le château. — Musée Graimberg. — Les tonneaux. — Le Palais de Bacchus. — Une plaisanterie allemande. — Manheim ou les malheurs d'une ville fortifiée. — Kotzebûe. — Le bourreau de Carl Sand.

Après être resté une dizaine de jours à Bade, courant dans la campagne le matin et revenant le soir à la maison de Conversation, je songeai enfin à dire adieu à cette société étrange, qui se compose d'Allemands, de Russes, de Français, d'Italiens, et je me dirigeai vers Manheim. A peine sorti de Bade, je me trouvai à Rastadt, cette ancienne résidence des margraves, cette première capitale, qui n'est plus aujourd'hui qu'une petite ville paisible, le Versailles du grand-duché. Et précisément voici un château qui est la miniature de celui de Louis XIV. C'est à Rastadt que fut élevé un des plus grands généraux du dix-septième siècle, le prince Louis de Bade, ce brillant élève de Montécuculli.

Le prince Louis fut un des plus dangereux ennemis de la France, et pourtant il était né à Paris et il avait eu pour parrain Louis le Grand en personne, qui voulait le garder et le faire élever à sa cour. Mais le grand-père du petit prince le fit enlever un beau jour. Louis de Bade sentit de bonne heure bouillonner les instincts belliqueux, et il fit ses premières armes dans cette célèbre campagne d'Alsace,

qui coûta la vie au grand Turenne. Le jeune prince se fit tout de suite remarquer par son courage et son sang-froid, et après avoir montré qu'il était un bon soldat, il n'aspirait qu'à prouver qu'il pouvait être aussi un bon général. La guerre ayant éclaté entre les Turcs et l'Autriche, Louis de Bade se mit à la tête de ses Badois et se jeta dans Vienne assiégée. A partir de ce moment, sa vie ne fut plus qu'un combat presque toujours victorieux. Compagnon d'un autre héros, le prince Eugène de Savoie, il a noué avec lui, sur les champs de bataille, les liens d'une étroite amitié. Devenu général en chef de l'armée du Danube, le prince Louis livre bataille aux Turcs et remporte une éclatante victoire sous les murs de Nissa. Il revient à Rastadt en triomphateur, traînant à sa suite un cortège de prisonniers revêtus du costume ottoman et un harem complet enlevé à un pacha. La princesse Sibylle, femme du prince, prit à son service toutes ces belles filles de la Géorgie et de la Circassie. Le prince Louis ne fait que toucher barre à Rastadt, il part pour la Souabe, où il va combattre contre les Français, commandés par le grand Dauphin, le duc de Lorges et le duc de Choiseul. Il donna bien des soucis à ce dernier.

« Le prince Louis, dit Saint-Simon, avait passé le Rhin à Mayence presque en même temps que nous à Strasbourg, et il était à Creutznach, sur la Nave, où il s'était retranché..... Le maréchal de Choiseul s'était approché des impériaux, et le bruit de leur canon était une musique piquante à entendre. De secourir le château, rien ne le permettait; d'attaquer le prince Louis, posté comme je viens de le représenter, parut entièrement impossible. Restait un troisième parti, c'était de s'aller placer sur une hauteur en deçà de la Nave, qui commandait leur attaque, et la faire cesser par nos batteries; mais en même temps il se trouva qu'il n'y avait pas pour trois jours de fourrages, après quoi il faudrait se retirer. »

La position du maréchal de Choiseul et de l'armée française était critique, mais heureusement une suspension d'armes survint sur ces entrefaites, par suite de la paix signée à Ryswick.

Sobieski venait de mourir, le prince Louis de Bade se mit sur les

rangs pour obtenir la couronne de Pologne. Il avait pour concurrents le prince de Conti et l'Électeur de Saxe, qui fut élu. Ne pouvant pas être roi, le prince Louis se refit général, et la guerre s'étant rallumée à propos de la succession d'Espagne, le voilà de nouveau en campagne contre l'armée française, commandée par Villars et Catinat. C'est dans cette guerre qu'il montra toutes les qualités d'un élève du grand Montécuculli. Il se fortifia dans les belles lignes de Stollofen, les plus savants retranchements qui aient été tracés depuis César, s'il faut s'en rapporter à l'opinion des hommes de guerre. Enfin, après avoir fait vingt-six campagnes, assisté à vingt sièges et combattu dans treize batailles rangées, le prince Louis mourut à Rastadt en 1707, et sa veuve, la princesse Sibylle, cette légère personne dont j'ai déjà parlé, fit construire le château de Rastadt, dans lequel on voit encore aujourd'hui les trophées rapportés par le prince Louis de ses campagnes contre les Turcs.

Du reste, le souvenir du prince Louis palpite partout dans le château de Rastadt : voici les sabres, les yatagans, les pistolets, les fusils damasquinés qu'il a conquis avec les étendards ottomans sur les champs de bataille ; voici les portraits des quatre sultanes favorites amenées captives à Rastadt, et qui avaient été enlevées au pacha vaincu. Ces odalisques ont dû être fort belles, si je dois m'en rapporter à leurs portraits, qui les représentent dans tout le luxe de leur parure orientale.

De la plate-forme du château, ornée d'une statue dorée de Jupiter, on découvre une vaste étendue. C'est dans ce château qu'eurent lieu en 1713 et en 1714, entre Villars et le prince Eugène, les conférences qui amenèrent la paix de Bade et assurèrent à la France la possession de l'Alsace. Il s'y tint aussi, de 1797 à 1799, un congrès qui avait pour but de négocier un traité de paix entre la France et l'Autriche. Ce congrès dissous, un officier autrichien signifia aux trois ministres du Directoire, Bonnier, Roberjot et Jean Debry, de quitter la ville sous les vingt-quatre heures. Les trois plénipotentiaires montèrent en voiture à dix heures du soir ; à peine avaient-ils fait quel-

ques pas sur la route, qu'une troupe de hussards, portant l'uniforme autrichien, les arrêta, les arracha des bras de leurs femmes et de leurs filles, qui les accompagnaient, les massacra et s'empara de leurs papiers. Debry, laissé pour mort sur la place, se traîna, couvert de sang et de blessures, jusqu'à la ville, où une protestation solennelle fut signée par le corps diplomatique. Le gouvernement autrichien a été, avec d'autant plus de raison, accusé de cet abominable guet-apens, malgré ses dénégations, que pas un des coupables ne fut puni ni même interrogé. Un monument élevé près de la porte de Rheinau indique l'endroit où les plénipotentiaires français furent si lâchement égorgés.

Entre Rastadt et Carlsruhe, la route passe par Ettlingen, où Moreau remporta sur les Autrichiens une mémorable victoire. Le territoire d'Ettlingen est très-fertile..... en antiquités romaines. Tout ce que ce territoire a produit de médailles frustes, d'hermès, de vieux sabres et de vieilles épées rouillées, est incalculable. On voit dans le mur de l'hôtel de ville une pierre sculptée trouvée en 1480, dit l'inscription, et qui représente un magnifique Neptune très-bien conservé.

On raconte qu'un grand-duc de Bade monta un jour sur la terrasse de son château, et que de là il lança des courriers dans toutes les directions. Les uns percèrent des routes dans une forêt de huit lieues, les autres tracèrent ces rues de la ville de Carlsruhe, capitale du grand-duché. De toutes les rues, distribuées en éventail, on envisage le château, centre commun. O grand-duc! les habitants de votre capitale ne peuvent faire un pas sans avoir les yeux sur votre altesse ou sans lui tourner le dos! Carlsruhe est la plus jeune capitale de toute l'Allemagne; elle ne date que du commencement de ce siècle, et cependant l'esprit merveilleux des Allemands a trouvé moyen d'entourer l'origine toute récente de cette ville de l'auréole de la légende.

Le marquis Charles de Baden, dit cette légende, revenait victorieux des champs de bataille où il s'était illustré par ses exploits...

Après mainte guerre, il voulut enfin jouir des douceurs de la paix, tout en vouant son temps et ses efforts au bien-être de ses sujets. Durlach, sa capitale, était le premier objet de ses soins ; elle devait être agrandie et embellie de constructions utiles ; mais l'opiniâtreté et l'esprit mercantile des habitants opposèrent tant de difficultés aux vues bienfaisantes du marquis, qu'il fut forcé de renoncer à ses plans. Chassant un jour pour se distraire dans le Hartwald, il se laissa entraîner loin des siens en poursuivant un cerf, et, fatigué d'avoir erré pendant longtemps, il se coucha au pied d'un chêne. Le sommeil s'empara de lui et des songes étranges occupèrent son esprit.

Au-dessus de sa tête, dans la cime d'un arbre, il vit une couronne ornée de pierres les plus précieuses. Au-dessus de cette couronne se lisaient en caractères brillants ces mots : « Voici la récompense de l'homme noble et bon. » En même temps, comme par un effet magique, s'élevait autour de lui une grande et magnifique ville embellie de tours, de forts, et d'un palais splendide digne d'être la résidence d'un roi. Le marquis examinait encore avec ravissement cette apparition, lorsque tout d'un coup l'image disparut. Il s'éveilla ; ses compagnons de chasse, qui l'avaient cherché, se trouvaient autour de lui.

« — Je viens de faire, leur dit Charles, un rêve admirable. Ce que j'ai vu en songe, je veux l'exécuter ; je veux fonder ici une grande et belle ville ; la couronne que j'ai vue semble m'indiquer que je dois en faire ma résidence. Je veux qu'un jour ma tombe s'élève à l'endroit même où je viens de me reposer. »

C'est à ce rêve que Carlsruhe doit son origine, car le marquis exécuta son projet.

Le marquis dont il est question dans cette ballade est le margrave Charles-Guillaume. Les principales rues de Carlsruhe partent du château ; d'autres rues demi-circulaires sont comme les rubans qui passent sur les lames de l'éventail. Pour bien me rendre compte de la configuration de cette ville-joujou, je suis monté au faite de la

Bleithurm, ou tour de plomb, d'où l'on découvre en outre une fort belle vue sur la Hartwald, vaste forêt dont les routes correspondent aux rues de la ville. Au fond rien n'est plus triste que ces rues alignées comme des pelotons de soldats prussiens, et dans lesquelles on voit passer de loin en loin quelques rares habitants. C'est propre d'aspect, c'est neuf, c'est lavé comme le pont d'un navire, mais je défie le Français le moins mélancolique de rester vingt-quatre heures à Carlsruhe sans céder à un accès de nostalgie.

— Si vous voulez voir quelque chose de beau, m'avait dit le maître d'hôtel de *Pariserhof*, allez vous promener dans la rue appelée Karl Friederichs Strasse.

J'allai donc dans Karl Friederichs Strasse, et je vis un assez mauvais buste qui représente le grand-duc Charles, mort en 1818, et une statue non moins désagréable représentant un autre grand-duc mort en 1830. Il y a aussi sur la place du Marché un monument élevé en l'honneur du fondateur de la jeune capitale, le margrave Charles-Guillaume, déjà nommé. C'est une pyramide de grès rouge qui n'a rien de monumental. Je lis une inscription allemande qu'on me traduit en français : « Le grand-duc Léopold à son père béni ; » et, satisfait de mon excursion, je me hâte de rentrer à l'hôtel pour m'enfuir à Heidelberg.

— Mais, monsieur, me dit l'hôte en me voyant revenir si promptement, il n'est pas possible que vous ayez vu toutes les curiosités de Carlsruhe ?

— Je les ai vues toutes : la statue du grand-duc Louis, le buste du margrave Guillaume, le monument du grand-duc Charles ; le margrave Guillaume a un air fort respectable et le grand-duc Louis me plaît infiniment.

Et le *schloss!* me dit triomphalement mon homme.

Le *schloss!* qu'est-ce que c'est que cela ?

— Le château, monsieur, le château grand-ducal, s'il vous plaît, où l'on voit la salle à manger, la salle de danse, la salle de la bibliothèque, le cabinet d'histoire naturelle et la salle du trône.

Le fait est que je n'avais pas visité le schloss, mais j'en avais vu tant d'autres!

Le seul édifice un peu intéressant de Carlsruhe est l'*Académie*, bâtie en grès gris, avec des assises de briques rouges et dans le style byzantin. C'est un artiste du crû Reich, qui a peint les fresques de l'entrée : Raphaël, Michel-Ange, Albert Dürer, Holbein, etc. On remarque dans une des salles une crucifixion d'Holbein, un beau portrait de Martin Luther par Cranach. Quelques Rembrandt, un joli Metzù, et un charmant petit Gérard Dow représentant une ouvrière en dentelle.

Comme je n'ai plus rien à faire ni à voir à Carlsruhe, je m'informe, en attendant l'arrivée du convoi, de la position politique et géographique du grand-duché. On m'apprend qu'il a quatorze mille neuf cent soixante kilomètres carrés, près de quatorze cent mille habitants, et que son contingent a 27,349 soldats et 54 canons. Le grand-duché a une voix dans la diète germanique, dans les assemblées ordinaires, et trois voix dans les assemblées plénières où il a l'honneur de tenir le septième rang. La constitution politique est relativement libérale : pouvoir exécutif héréditaire, les ministres responsables, tous les citoyens admissibles aux emplois, et les impôts votés pour deux ans par les deux chambres. J'admire beaucoup la puissance du sultan des Turcs, de l'empereur d'Autriche et du czar de Moscovie ; mais je déclare que le souverain le plus heureux de l'Europe et du monde doit être le grand-duc de Bade, à moins que ce ne soit le duc de Nassau dont je parlerai plus tard. Il est impossible de voir deux principautés, plus aimables, plus coquettes, plus engageantes et plus amies du plaisir que le grand-duché de Bade et le duché de Nassau. Il est vrai que la révolution a passé comme une trombe sur le grand-duché après 1848, et que la république a voulu s'installer à son tour sur ces coteaux peuplés de cottages et de villas ; mais les Prussiens sont bien vite accourus au secours du grand-duc, et pour le quart d'heure il n'existe pas le plus petit nuage à l'horizon.

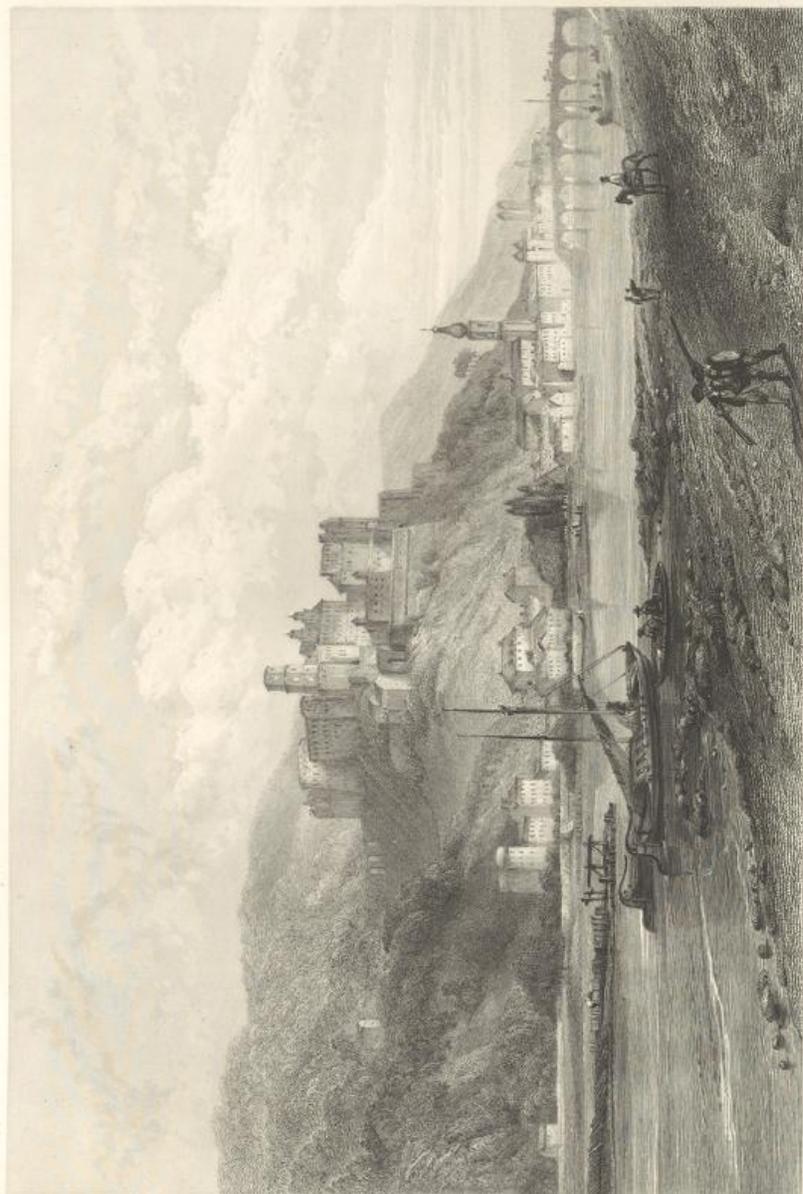
Les environs de Carlsruhe ne sont pas non plus très-riches en promenades ni en curiosités; on va voir, si l'on veut, Dourlach, ancienne résidence des margraves. Il y a là un vieux château que je n'ai pas eu la curiosité de visiter.

Le point le plus remarquable sur la route de Carlsruhe à Heidelberg est Brouchsal, qui montre de loin l'ancien château des princes évêques de Spire; les derniers évêques reposent dans l'église Saint-Pierre. Une statue orne la place du Marché. On m'a dit que c'était la statue de l'électeur Frédéric II, un personnage dont je ne vous dirai rien, attendu que je ne le connais pas.

Voici Heidelberg, saluez... Vous chercherez vainement partout ailleurs une ville plus jolie, plus avenante, mieux située et plus pittoresque. Heidelberg est comme réfugiée au milieu des arbres à l'entrée de la vallée du Neckar entre deux croupes boisées, plus fières que des collines et moins âpres que des montagnes. Ces deux croupes sont le Koenigstuhl sur la rive gauche et le Heiligenberg sur la rive droite. Ce n'est point une grande ville que Heidelberg; elle compte douze mille habitants à peine, et elle ne se compose pour ainsi dire que de deux rues parallèles: la *Haupt Strasse* et le *Plock Strasse*, derrière laquelle s'étend la plus adorable des promenades.

Heidelberg est une ville entièrement moderne. De ses anciennes maisons les hommes et les éléments n'en ont épargné qu'une seule qui s'élève sur la place du Marché et qu'on nomme la Maison des Chevaliers. C'est aujourd'hui une auberge. Elle est ciselée, fouillée, sculptée, et couverte du haut en bas de médaillons, de bustes et d'arabesques; c'est un bijou.

Quand le voyageur arrive dans cette ville riante et brumeuse, pleine d'étudiants, de cafés et de brasseries, sa première pensée est pour ce beau château de la renaissance à demi ruiné qu'il aperçoit tout au haut de la colline appelée le Jettenbul, un vrai château de Touraine égaré au milieu d'un paysage de la Souabe. Ce château est une mosaïque, et c'est pourquoi on l'a surnommé avec raison l'Alhambra de l'Allemagne. Deux routes y conduisent: un chemin

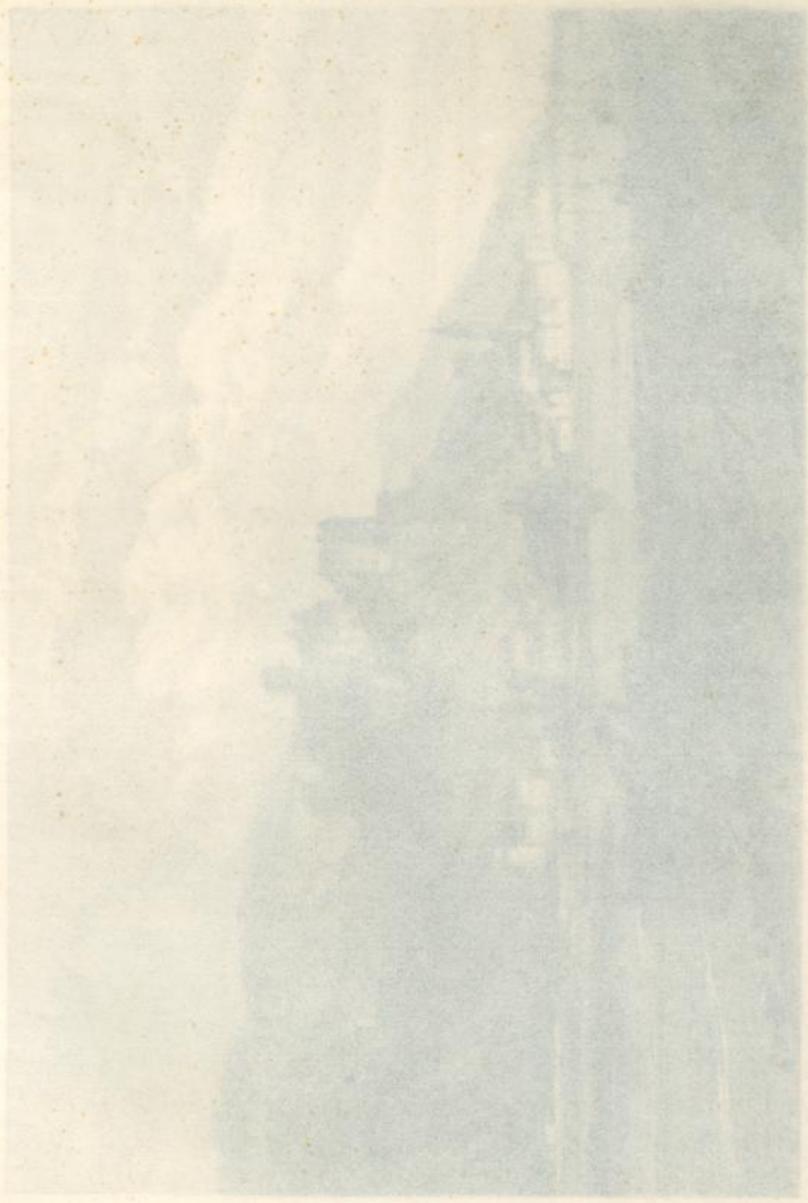


Engraving from del. et sc.

Imp. F. Charton del. v. H. Schmitt

HEIDELBERG.

riches en
voulant,
un que p
à Heide-
es prises
se Sicut
que c'était
e ne ven
at partit
plus pè-
res à l'e-
plus s'en
ex croise
sur la re
de comp
rins de
vare, de
naccens
me se
l'aison de
ville.
Ducis e
rmanen.
ensée et
aperçu
bléau de
château
e raisen
chemin



Les environs de Carlsruhe ne sont pas non plus très-riches en promenades ni en curiosités; on va voir, si l'on veut, Dourlach, ancienne résidence des margraves. Il y a là un vieux château que je n'ai pas eu la curiosité de visiter.

Le point le plus remarquable sur la route de Carlsruhe à Heidelberg est Brouchsul, qui montre de loin l'ancien château des princes évêques de Spire; les derniers évêques reposent dans l'église Saint-Pierre. Une statue orne la place du Marché. On m'a dit que c'était la statue de l'acteur Frédéric II, un personnage dont je ne vous dis rien, attendu que je ne le connais pas.

Vous chercherez vainement partout ailleurs une ville plus avenante, mieux située et plus pittoresque. Heidelberg est comme réfugiée au milieu des arbres à l'embouchure du Neckar entre deux croupes boisées, plus fières que les collines et moins après que des montagnes. Ces deux croupes sont le Kornstuhl sur la rive gauche et le Heiligenberg sur la rive droite. Ce n'est point une grande ville que Heidelberg; elle compte douze mille habitants à peine, et elle ne se compose pour ainsi dire que de deux rues parallèles : la *Haupt Strasse* et la *Plock Strasse*, derrière laquelle s'étend la plus agréable des promenades.

Heidelberg est une ville entièrement moderne. De ses anciennes maisons les débris et les débris n'en ont épargné qu'une seule, qui s'éleva sur le plan du *Stadel* et qu'on nomme la *Maison des Chevaliers*. C'est aujourd'hui une école. Elle est ciselée, fondue, sculptée, et surmontée de haut en bas de médaillons, de bustes et d'arabesques; c'est un bijou.

Quand le voyageur arrive dans cette ville riante et brumeuse, pleine d'étudiants, de cafés et de brasseries, sa première pensée est pour ce beau château de la renaissance à demi ruiné qu'il aperçoit tout au haut de la colline appelée le *Jettenbul*, un vrai château de Touraine égaré au milieu d'un paysage de la Souabe. Ce château est une mosaïque, et c'est pourquoi on l'a surnommé avec raison l'*Alhambra* de l'Allemagne. Deux routes y conduisent : un chemin

de piétons et un chemin de voitures. Je pris la route des piétons, route ombragée qui tourne sans cesse et laisse voir, à travers des échappées d'arbres, des points de vue charmants et inattendus. Le Neckar apparaît comme un ruban d'argent sur une plaine émeraude. Parvenu après trois quarts d'heure de marche sur la plate-forme, je pénétrai par un passage voûté dans une vaste cour, et je me trouvais au milieu d'une ribambelle de jeunes Anglaises qui couraient comme des chevreaux effarouchés à travers les ruines. Ce château a un tel caractère de grandeur et de magnificence, qu'on reste d'abord stupéfait. « Lorsqu'on est entré dans la cour du château de Heidelberg par la grande porte, on a devant soi, dit Victor Hugo, les deux hauts frontons triangulaires de cette façade touffue et sombre du palais de Frédéric IV, à entablements largement projetés où se dressent, entre quatre rangs de fenêtres taillés de ciseaux les plus fins, neuf palatins, deux rois et cinq empereurs. A sa droite, on a l'exquise devanture italienne d'Othon-Henri, avec ses divinités, ses chimères, ses nymphes qui vivent et qui respirent, veloutées par de molles ombres poudreuses, avec ses Césars romains, ses demi-dieux grecs, ses héros hébreux, et son porche qui est de l'Arioste sculpté. A sa gauche, on entrevoit le frontispice gothique du palais de Louis le Barbu, furieusement troué et crevassé par les coups de cornes d'un taureau gigantesque. Derrière soi, sous les ogives d'un porche où s'abrite un puits à demi comblé, on a les quatre colonnes de granit gris données par le pape au grand empereur d'Aix-la-Chapelle, qui vinrent au septième siècle de Ravenne aux bords du Rhin, et au quinzième siècle des bords du Rhin aux bords du Neckar, et qui, après avoir vu tomber le palais de Charlemagne à Inyelheim, regardent crouler le château des palatins à Heidelberg... Étrange destinée des chefs-d'œuvre de marbre et de pierre ! Un stupide passant les défigure, un absurde boulet les anéantit, et ce ne sont pas les artistes, ce sont les rois qui y attachent leurs noms. Personne ne sait aujourd'hui comment s'appelaient les divins hommes qui ont bâti et sculpté Heidelberg. Bientôt les poèmes de marbre mourront, les poètes sont déjà morts. »

Le fait est qu'on se promène au milieu de cette grande ruine d'Heidelberg comme dans un rêve! Que de temps! que d'efforts! que de travail! que de génie dépensés! Je montai sur le sommet de la grosse tour, et de là je fus témoin d'un spectacle grandiose : une campagne à perte de vue, des champs, des collines succédant à des forêts, pour faire place à d'autres forêts, à d'autres champs, à d'autres collines! La mer n'offre pas un horizon plus vaste. En descendant de la tour, je traversai des souterrains, des casemates, des salles immenses, des cachots étroits et des cours envahies par une végétation luxuriante : la vie greffée sur la mort. — Je remarquai dans une des salles du rez-de-chaussée une quantité d'objets : armures de chevaliers, armes, boulets, pierres. — Un arsenal du moyen âge. En traversant une cour nouvelle, j'arrivai dans le palais de Frédéric IV. Je me trouvai devant une porte qui conduit au musée Graimberg. On m'a dit que ce M. Graimberg est un Français qui, venu à Heidelberg en simple touriste, a été pris d'un si vif enthousiasme pour le château qu'il ne l'a plus quitté. Il a obtenu l'autorisation de rassembler dans quelques salles un amas considérable de toutes sortes de choses, et cela est devenu un musée. J'y remarquai de nombreuses porcelaines des fabriques du Palatinat, un tableau de Lucas Granach, un diplôme manuscrit d'Arnolphe, petit-fils de Charlemagne, une bulle manuscrite d'Alexandre VI, le masque de Kotzebue, pris un instant après qu'il eut succombé sous le poignard de Sand; le portrait et une boucle de cheveux du meurtrier; un grand nombre de plats sur bois avec de belles peintures; les portraits de Mélanchthon, de Luther et de sa femme; des émaux précieux, des peintures de Wohlgemuth, des sceaux, des armes, des ustensiles divers, et une formidable épée trouvée dans le Neckar.

Je ne voulus pas partir sans visiter les *Tonneaux*, cette grotesque construction du facétieux Palatin Charles-Théodore. Je retraversai la grande cour si admirablement sculptée dans toutes ses parties, et j'arrivai, après avoir descendu quelques marches, devant le *Petit-Tonneau*, un monument en bois de chêne. Quant au Gros-Tonneau,

il présente l'aspect d'un navire sous la cale ; il a huit mètres de diamètre et onze mètres de longueur ; il peut contenir, à ce qu'on m'a assuré, deux cent quatre-vingt-trois mille bouteilles de vin : un joli chiffre ! et il a été rempli trois fois. Les électeurs palatins étaient très-certainement de fiers buveurs ! Cette tonne extraordinaire, qui coûta quatre-vingt mille florins, somme forte pour le temps et dont la construction ne dura pas moins de trois années, emprunta, dit la chronique, sept cents chênes aux forêts d'alentour. Une petite plate-forme surmonte le tonneau. Tandis qu'on entonnait le vin par une ouverture énorme pratiquée à la voûte, une bande joyeuse dansait en poussant des cris autour de la sublime colonne liquide qui semblait descendre du ciel.

Tout buveur doit tressaillir devant ce tonneau et graver dans sa mémoire le nom de Charles-Théodore, qui donna l'ordre de bâtir ce gigantesque palais à Bacchus. Le prince fournit le tonneau, trois villes durent le remplir. On ne dit pas qui le vida.

En face du Gros-Tonneau, on voit une statue en bois de grandeur naturelle et qui représente un petit vieillard grotesquement accoutré. Ce petit homme était le bouffon du comte Charles-Philippe. Il portait une perruque mi-blanche, mi-rouge, et ne buvait pas moins de dix-huit bouteilles dans un seul jour. On l'a posté en face du tonneau qu'il regarde d'un air tendre. Auprès de lui est accrochée une horloge en bois d'où pend une ficelle. Encore une plaisanterie allemande. Vous tirez cette ficelle et, l'horloge s'ouvrant brusquement, il en sort une queue de renard qui vient vous fouetter le visage. Le guide ne demande pas un kreutzer de plus pour cette aimable surprise.

J'éprouvai, je l'avoue, quelque peine à abandonner cette magnifique ruine, ce fier château, vainqueur du temps, des guerres et de la foudre, et qui subsiste mutilé comme un vieux soldat. En sortant des caves, je payai le guide et j'errai à l'aventure ; je rencontrai dans cette promenade solitaire un gracieux arc de triomphe, dont les quatre colonnes représentent des troncs de chêne entourés de lierre, avec des touffes de feuillages pour chapiteaux et ornés de fleurs, de fruits,

d'oiseaux et d'animaux de toutes sortes. Cet arc triomphal a été élevé par le galant électeur Frédéric V en l'honneur d'Élisabeth d'Angleterre, qu'il venait d'épouser. De là je me rendis dans les jardins et sur la grande terrasse qui domine le Friesenberg. C'est de cette terrasse qu'on voit le mieux la partie orientale du château et les trois tours appelées tour Fendue, tour de la Bibliothèque et tour de la Cloche. La tour Fendue, construite par Frédéric le Victorieux, servait de magasin à poudre. Les Français la firent sauter en 1689. Une moitié de ce colossal cylindre de maçonnerie gît dans le fossé. La tour de la Bibliothèque renfermait la bibliothèque palatine du Vatican, dont en 1622 les manuscrits grecs et les missels byzantins servirent de litière, la paille manquant, aux chevaux des Impériaux. La tour de la Cloche, en partie détruite par les Français, a été reconstruite; mais plus tard elle fut embrasée par la foudre.

Il n'est pas de ville qui ait été plus éprouvée par la guerre que cette petite ville d'Heidelberg, si florissante avant la guerre de Trente-Ans. Elle a été cinq fois bombardée et trois fois prise d'assaut et livrée au pillage. Tilly, après l'avoir bombardée pendant un mois, la livra à la fureur de ses soldats les Impériaux, qui l'occupèrent pendant onze ans.

Mais c'était des Français que Heidelberg devait éprouver les plus terribles malheurs. En 1674, une armée, sous les ordres de Turenne, ravagea tout le Palatinat. L'électeur Charles-Louis vit de son château les flammes qui dévoraient les villages et les villes de son pays. Hors d'état d'opposer aux Français des forces suffisantes, le pauvre prince envoya un cartel à Turenne, qui le refusa avec politesse.

Après la mort de cet électeur, Louis XIV éleva des prétentions d'héritage sur le Palatinat en faveur du duc d'Orléans, qui avait épousé Élisabeth, fille de Charles-Louis. Une seconde armée passa le Rhin, et Heidelberg fut prise encore une fois; on mina et on fit sauter le château.

Quelques années plus tard, la foudre achevait l'œuvre de destruction des Français et des Impériaux, et l'Alhambra allemand n'était

plus qu'une ruine, mais une fière ruine, qui est encore aujourd'hui une des plus imposantes curiosités des bords du Rhin.

Du château, je montai au Wolfsbrennen, et je descendis ensuite dans un joli vallon où coale, près d'une agréable auberge, sous des arbres épais, la fontaine du Loup. Ce nom se rattache à une vieille tradition, par laquelle la magicienne Jetta, qui donna son nom au Jettenbuhl, aurait été dévorée par un loup. Les jeunes Anglaises que j'avais rencontrées dans la première cour du château étaient attablées sous une épaisse feuillée, et faisaient le plus grand honneur à un énorme jambon de Westphalie. Franches filles d'Albion, à les voir si diaphanes et si sveltes, on pourrait croire qu'elles se nourrissent de feuilles de roses et de parfums! L'aubergiste me demanda si je voulais pêcher une truite pour mon déjeuner. Sur ma réponse affirmative, il me fit conduire, par une jeune servante très-accorte et très-jolie, vers un grand réservoir où des centaines de truites s'ébattaient tranquillement. Je m'armai du filet suspendu au bout d'une gaule, et la truite, bientôt captive, ne fit qu'un saut du réservoir dans la poêle pour tomber dans mon assiette.

En redescendant dans la ville où je débouchai par la *Haupt Strasse*, j'entendis un grand bruit dans une brasserie, et je me décidai à y pénétrer. Soixante jeunes gens, revêtus de costumes assez négligés et portant tous la casquette, jouaient aux dés en buvant de la bière. C'étaient des étudiants qui s'apprétaient à aller aux cours. Cette université d'Heidelberg, où étudia Benjamin Constant, doit sa réputation à ses facultés de droit et de médecine. Quelques-uns de ses professeurs jouissent d'une réputation européenne. C'est l'une des plus anciennes de l'Allemagne. Ses bâtiments, qui n'ont rien de remarquable, renferment une magnifique bibliothèque de 140,000 volumes. Les Bavaois, qui prirent Heidelberg en 1620, avaient fait cadeau au pape Grégoire XV, qui la plaça à Rome au Vatican, de cette bibliothèque, qu'on appela la Bibliothèque palatine. Le pape Pie VII la rendit en 1815 à Heidelberg. Des manuscrits précieux, transportés de Rome à Paris, ont également été restitués après

conclusion de la paix. Les curiosités bibliographiques les plus curieuses sont une anthologie grecque, beau manuscrit du onzième siècle, des manuscrits de Thucydide et de Plutarque des dixième et onzième siècles. La traduction d'Isaïe, de la main de Luther, son exhortation contre les Turcs, une édition annotée de sa main ; le Livre de Prières de l'électrice Élisabeth, orné de miniatures par Dentzel d'Ulm, et beaucoup d'autres trésors.

Pour bien connaître Heidelberg, pour apprécier cette charmante petite ville, il faut y demeurer quelques jours. Je ne connais pas de plus adorable promenade qu'une promenade au bord du Neckar, après une belle journée d'été, quand la foule bigarrée rentre dans la ville, abandonnant les jolies maisons de campagne, et la plupart vous saluant sans vous connaître, comme c'est l'usage dans tout le pays de Bade. Ce tableau du retour en ville d'une population calme et bienveillante, qui a certainement bien employé sa journée, reporte la pensée vers les champêtres créations de Gessner et d'Auguste La Fontaine. On trouve dans les environs le joli couvent de Neubourg, le Heiligenberg et ses ruines, le Riesenstein, d'où l'on voit si bien le château et la ville couchée dans la vallée, et le Koenigsstul, surmonté d'une tour. Du haut de cette tour on découvre avec le télescope un horizon sans bornes : on distingue notamment le Melibochus, Watzenbütel, Wartberg, Manheim, Spire, et, si le temps est clair, la flèche de Strasbourg.

A deux heures et demie de marche est le jardin de Schwetzingen, tout bruyant de cascades et de fontaines ; tout orné d'obélisques, de statues de marbre, de temples de marbre. Voici une mosquée, voilà le temple de Minerve et le temple d'Apollon ; voilà encore les jolies ruines du temple de Mercure. Ce beau jardin, qui contient un grand nombre de plantes exotiques et indigènes, a été calqué sur celui de Versailles, ce type des grands jardins au dix-septième siècle. Il faudrait une forte somme annuelle pour son entretien ; mais le grand-duc ne se croit probablement pas assez riche pour se permettre cette dépense, et il en résulte que les tritons semblent un peu altérés, que les naïades

ont un air mélancolique, et qu'Apollon et Bacchus auraient besoin d'être un peu époussetés. Mais enfin tel qu'il est ce jardin est encore une merveille. Nous n'en avons qu'un seul en France qui le surpasse.

Pour aller d'Heidelberg à Manheim, on monte dans le chemin de fer, et en quelques tours de roues on se trouve transporté dans la seconde capitale du duché de Bade, dont le château sert aujourd'hui de résidence à la grande-duchesse douairière Stéphanie, tante de Napoléon III. Manheim est fort jolie, fort propre, et toute bâtie en damier comme la première capitale Carlsruhe est bâtie en éventail. Les grands-ducs de Bade ont été de tout temps fanatiques de la ligne droite ou de la courbe régulière; une ville bâtie comme Manheim et comme Carlsruhe peut épargner au souverain bien des frais de police et de surveillance de tout genre. Il suffit d'une douzaine de factionnaires postés aux carrefours à angles droits pour tenir en respect toute la cité. C'est pourtant à Manheim que fut commis l'assassinat de Kotzebue par Karl Sand; mais aussi faut-il dire qu'à peine sorti de la maison de sa victime, Sand se trouva saisi par les pacifiques soldats du grand-duc.

Le souvenir de Karl Sand est encore dans toutes les mémoires à Manheim. On ne parle que de cela au visiteur. « Cette lugubre tragédie nous préoccupait beaucoup, dit Gérard de Nerval; aussi nous fûmes heureux d'apprendre que le célèbre acteur tragique Jerrmann se trouvait alors dans la ville. Nous l'allâmes demander au théâtre, sûrs qu'il serait charmé de nous servir de cicérone, et d'obliger à la fois un poète dramatique et un feuilletoniste français, lui qui, quoique Allemand, a joué les tragédies de Corneille à la Comédie-Française. M. Jerrmann était à la répétition. Dès que nous apprîmes que c'était le *Roi Léar* qu'on répétait, nous demandâmes à être introduits; ce qu'on nous accorda facilement, toujours en raison de nos qualités.

« L'intérieur des théâtres allemands est complètement semblable à celui des nôtres; nos habitudes de coulisses nous servirent donc

merveilleusement à gagner sans bruit une place au parterre; et là, nous entendîmes deux beaux actes, joués en redingotes et paletots, mais avec cette intelligence et cette harmonie d'ensemble que l'on admire sur les plus petites scènes de l'Allemagne. Toutefois cette épithète ne peut être donnée à celle de Manheim. Nous songions avec un saint respect, auquel aidait du reste l'obscurité du lieu, que ce fut à ce théâtre même que l'on représenta les premiers drames de Schiller. La répétition qui avait lieu devant nous montrait que ce noble théâtre n'avait pas dégénéré.

« Dès que M. Jerrmann fut averti de notre présence, il vint à nous, se félicita surtout de faire la connaissance d'un auteur dont il avait traduit plusieurs ouvrages, et voulut bien nous montrer la ville en détail. Nous visitâmes la résidence tout à fait royale des vastes jardins qui côtoient le Neckar, prêt à se jeter dans le Rhin; nous admirâmes la disposition des massifs de verdure, les longs chemins sablés qui vont se perdre au bord du fleuve, les pelouses touffues, et ce cercle d'eaux vives qui partout encadre l'horizon; mais nous fûmes distraits facilement de cette admiration, lorsque M. Jerrmann nous apprit que dans ces jardins mêmes, le long d'une de ces allées, Karl Sand s'était rencontré avec Kotzebue, qu'il devait frapper trois heures plus tard, et, sans le connaître, avait croisé sa marche plusieurs fois. Je ne prétends pas raconter cette histoire si connue, que d'ailleurs l'autre plume, plus sûre et plus dramatique, a nouvellement tracée dans tous ses détails; je glane seulement quelques souvenirs échappés ou négligés comme de peu d'importance; d'ailleurs, Karl Sand obtiendra toujours un privilège d'intérêt.

« En sortant de la résidence par une galerie latérale, nous rencontrâmes l'église des Jésuites, bâtie en style rococo, dont la grille est un chef-d'œuvre de serrurerie du temps. Je n'oserais affirmer que le portail ne soit pas orné de divinités mythologiques; peut-être aussi sont-ce de simples allégories chrétiennes; mais alors la Foi ressemblait bien à Minerve et la Charité à Vénus. Du reste, le théâtre est situé tout en face, et ses muses classiques paraissent être

de la même époque et des mêmes sculpteurs. C'est un magnifique bâtiment qui tient la moitié de la place. Deux rues plus loin, nous arrivâmes à la maison de Kotzebue, qui n'a rien de remarquable à l'extérieur. On sait tout ce qui s'y passa. Karl Sand, arrivé le matin même, vint demander à parler à l'écrivain célèbre, qui était soupçonné d'avoir vendu sa plume à la Russie. On fit entrer le jeune homme dans une pièce du rez-de-chaussée. Ce jour-là même (c'était dans la soirée), Kotzebue recevait du monde, plusieurs dames venaient d'arriver. A peine Kotzebue fut-il entré dans la chambre où Sand l'attendait, que ce dernier se jeta sur lui et le frappa d'un poignard. La fille de Kotzebue entra la première et se précipita en criant sur le corps de son père. Sand, ému vivement de ce spectacle, sortit rapidement de la maison, et, près d'être saisi par des soldats qui passaient, il se frappa lui-même en criant : Vive l'Allemagne ! La blessure qu'il se fit alors fut si grave, qu'il en souffrit continuellement pendant les dix mois que dura son procès, et en serait mort sans doute, dans le cas même où sa liberté lui aurait été rendue. »

Plus loin, l'on nous montra l'auberge où il était descendu et où il avait dîné à table d'hôte le jour même de l'assassinat. Après le repas, il était resté une demi-heure encore à causer sur la théologie avec un ecclésiastique. Toute la ville est remplie de ce drame, et les habitants n'ont guère d'autres récits à faire aux étrangers. On nous conduisit encore au cimetière où la victime et l'assassin reposent dans la même enceinte. Seulement Karl Sand est enterré dans un coin, et la place où furent déposés son corps et sa tête n'a d'autre ornement qu'un prunier sauvage. Pendant longtemps ce fut, nous dit-on, un lieu de pèlerinage où l'on venait de toute l'Allemagne ; le prunier était dépouillé de toutes ses feuilles et de toutes ses branches à chaque saison.

La tombe de Kotzebue avait eu aussi ses fidèles moins nombreux. C'est un monument de pierre grise d'une apparence bizarre. Une pierre carrée qui le surmonte, posée sur un de ses angles, est soutenue par deux masques antiques qui expriment la douleur. Le tout a un aspect de tombeau païen qui convient assez aux mânes philo-

sophiques du voltairien Kotzebue. On ne peut douter qu'il n'y ait eu dans l'action de Karl Sand beaucoup de fanatisme religieux.

Je croyais, pour ma part, en avoir fini avec Sand, dont je n'ai jamais beaucoup affectionné l'héroïsme, sans nier toutefois l'espèce de grandeur qui s'attache à ce souvenir; mais un écrivain consciencieux a des curiosités qui sont aussi des devoirs, et c'est ce qui va expliquer jusqu'à quelles profondeurs d'investigation nous dûmes descendre, mon compagnon de route et moi, lui pour les charges de sa renommée, et moi pour l'agrément de sa société.

Le directeur de la prison nous avait parlé beaucoup de l'exécuteur qui avait tranché la tête de Sand. Un crime est une chose si rare dans le duché de Bade, que cette profession est presque une sinécure. Toutefois elle rapporte près de trois mille florins, sans compter une foule de bénéfices accessoires. L'exécution de Sand fut une fortune pour cet homme, qui vendit tous les cheveux du jeune homme, un à un, à la moitié de l'Allemagne. Je vous dirai que ce serait là un terrible peuple, si ce n'était bien évidemment le plus heureux des peuples et le mieux gouverné peut-être. Je vais citer un trait qui montre que ce fanatisme alla jusqu'au ridicule le plus violent. Le même exécuteur, connu pour un des plus grands admirateurs de son héros, fit construire, en découpant le bois de l'échafaud, une tonnelle égayée de vignes grimpantes, où l'on venait pieusement boire de la bière à la mémoire de Sand.

Puisque j'en dis tant déjà, il faut tout dire. Nous apprîmes que le bourreau de Sand étant mort, son fils continuait le même état et demeurait à Heidelberg. On nous conseilla de l'aller voir. Sur notre premier mouvement de répugnance, on nous répondit qu'en Allemagne les exécuteurs n'étaient pas précisément entourés du même préjugé que chez nous. Le bourreau est ordinairement, dit-on, d'une famille noble déchue. Dans les cérémonies du siècle passé, il marchait à la suite du cortège de la noblesse, et en tête, par conséquent, de celui des bourgeois. En outre, il est tenu d'avoir pris le grade de docteur en chirurgie. C'est donc une sorte de médecin, qui coupe

la tête comme les autres couperaient une jambe. Peut-on dire que ses opérations aient seules le privilège de donner la mort ?

C'était au bout de la ville d'Heidelberg, riante et brumeuse, encaissée par les montagnes, baignée par le Neckar, pleine d'étudiants, de cafés et de brasseries, avec son beau château de la renaissance à demi ruiné. Quel dommage ! un château de Touraine dans une forteresse de Souabe ! Mais la description sera pour une autre fois : au bout de la ville, dis-je, la dernière maison à gauche... Comme cela est allemand et romantique ! et tout cela est vrai pourtant... C'est la maison du docteur Widmann ; c'est la sienne.

Nous n'étions pas sans émotions en touchant le marteau de ce logis d'une apparence particulièrement propre et gaie. Des enfants de la ville s'assemblaient derrière nous, mais sans mauvaise intention ; à Paris l'on eût jeté des pierres. Une seule idée nous fit rire : ce fut le souvenir d'un monsieur, dégoûté de la vie, qui avait fait une visite pareille à M. Samson, et lui avait dit en le saluant poliment : « Monsieur, je désirerais que vous me guillotinasiez. » Cet imparfait de subjonctif d'un pareil verbe m'a toujours paru fort plaisant.

Nous voilà donc toujours frappant à la porte du bourreau, car on n'ouvre pas. Quel épisode pour un de ces romans qu'on faisait il y a quelques années ! Mais le temps n'était plus de ces oggeries littéraires, et notre démarche était bien naïve et toute dans l'intérêt de l'art et de la vérité.

Au bout de dix minutes, nous entendîmes un bruit de talons éperonnés, puis on ouvrit la porte en tirant beaucoup de verrous. Un homme fort jeune, un peu trapu dans sa taille, à la figure romantique, nous demanda ce que nous voulions, sans nous prier d'entrer. Nous lui dîmes que nous étions écrivains et cherchions à réunir des renseignements sur Karl Sand. Alors il nous ouvrit entièrement la porte et nous indiqua une salle de rez-de-chaussée fort claire, nous priant d'attendre qu'il eût refermé la lourde porte ; ce qu'il fit avec soin.

La chambre où il nous rejoignit après un instant, et qui semblait être un cabinet de travail, était ornée de gravures et d'oiseaux empaillés. « Vous êtes chasseur? » lui dit mon compagnon en frappant sur un fusil à deux coups suspendu au mur. Il répondit par un signe. Pendant l'instant que nous étions restés seuls, j'avais pu jeter les yeux sur une bibliothèque où se trouvaient des livres et des feuilles manuscrites; sur la cheminée il y avait des bocaux d'animaux conservés dans l'esprit-de-vin; il nous apprit lui-même qu'il s'occupait beaucoup d'histoire naturelle. On comprend que notre conversation ne pouvait rester longtemps dans le vague; nos préoccupations historiques pouvaient seules donner quelque convenance à notre visite, surtout vis-à-vis d'un homme auquel il paraissait impossible d'offrir quelque rémunération. Le docteur Widmann nous donna encore beaucoup de détails, dont plusieurs répétaient ceux que nos passants de la veille nous avaient racontés déjà; il nous fit voir même, après quelque hésitation, le sabre dont son père s'était servi: la forme nous étonna. Nous nous étions imaginé jusque-là que l'on enlevait la tête fort simplement d'un bon coup de sabre de dragon ou de cimenterre à la turque. L'instrument que nous avions sous nos yeux confondait toutes nos idées. Le tranchant était en dedans comme celui d'une serpette; de plus, la lame était creuse et contenait du vif-argent, afin que, l'élan étant donné au sabre, ce métal, se portant vers la pointe, rendît le coup plus assuré. Ainsi, toute l'adresse du docteur consiste à combiner un mouvement de rotation autour du col qui, avant de toucher l'os, enlève presque toute la chair; on ne tranche donc pas la tête, on la cueille pour ainsi dire. Nous nous contentâmes de l'explication sans demander aucune expérience.

D'ailleurs, notre pauvre exécuteur de Bade n'a jamais exercé le terrible état de son père. Il nous a confié même qu'il tremblait tous les jours qu'il se commît un crime dans le duché, ce qui est heureusement fort rare, et qu'il ne savait trop à quoi il se résoudrait dans ce cas. Curieux comme des Anglais, nous demandâmes à voir la

tonnelle dont on nous avait parlé à Heidelberg. Le docteur Widmann, n'ayant pas le temps de nous accompagner au jardin de son père où elle se trouve, appela son domestique, qui nous y conduisit à travers les champs.

Ce jardin est situé au sommet d'une colline chargée de vignes. Un joli pavillon, autrefois ouvert aux buveurs et maintenant fermé depuis que l'enthousiasme s'est refroidi par le temps, s'élève au centre de cette petite propriété, et, des deux côtés de ce pavillon, il y a une tonnelle dont le bois disparaît sous les pampres; mais laquelle des deux est la tonnelle sacrée aux fidèles de Karl Sand? Notre scrupule historique allait à ce point, que nous voulions pouvoir dire si c'était de gauche ou de droite. Le valet l'ignorait lui-même, mais il nous dit : « Avez-vous un couteau? — Oui; pourquoi faire? — Pour faire une entaille dans le bois. Les échafauds se font en sapin. » En effet, l'un des berceaux était en chêne, l'autre en sapin.

Cette ville de Manheim a eu à peu près les mêmes malheurs que sa voisine Heidelberg. L'électeur Frédéric IV, qui vivait au commencement du dix-septième siècle, commença à bâtir Manheim avec l'intention d'en faire une ville de plaisance; mais la guerre survenant sur ces entrefaites, il eut la malheureuse idée de lui faire cadeau de fortifications. Présent funeste. L'ennemi n'eût fait que traverser une ville ouverte, il envoya des bombes, des obus à Manheim fortifiée, et finalement il détruisit de fond en comble cette cité toute neuve. La guerre de Trente ans était terminée, et Manheim se relevait de ses ruines quand éclata la guerre de la succession d'Orléans. Le Palatinat est en feu. Les Français s'emparent de Manheim et donnent vingt jours à ses habitants pour la raser. Ceux-ci étaient peu pressés d'obéir. Ce que voyant, les généraux, qui avaient reçu de Louvois des instructions terribles, mettent leurs soldats à l'œuvre. Le feu est mis aux maisons, puis le féroce vainqueur fait sauter les fortifications et les églises. Il ne restait plus pierre sur pierre de cette ville, qui ne se décourage pas pour si peu et se reconstruit comme par enchantement. Nouvelle guerre Elle est prise et bom-

bardée par les Français; l'année suivante, ce sont les Autrichiens qui la prennent à leur tour, qui la bombardent et qui brûlent la moitié du palais et presque toutes les maisons. Ils avaient envoyé à la ville 26,000 boulets et 4,800 bombes; après quoi la garnison se rendit au général Wurmser. Manheim ayant compris, après tant de massacres, de ruines et de sang, qu'il n'est pas toujours bon pour une ville d'être fortifiée, ne releva plus ses fortifications et les transforma en promenades. Ces promenades sont fort belles et les allées en sont très-bien plantées.

Manheim est donc une ville entièrement neuve, quoiqu'elle compte deux siècles et demi d'existence. Elle est propre, jolie, agréable à voir en passant, mais un peu triste à habiter, j'imagine, comme toutes les villes composées de rues droites qui se coupent à angles droits. Manheim a fait une faute impardonnable, et cette faute, la voici. Elle avait à sa portée le Rhin et le Neckar, un fleuve superbe et une rivière charmante; elle pouvait, selon son goût, s'asseoir sur le bord de l'un ou sur la rive de l'autre; mais, au lieu de cela, elle s'est sottement placée à un quart de lieue du Rhin.

Deux ou trois heures suffisent pour voir Manheim. Son palais, qui date du commencement de l'autre siècle, est plus remarquable par son étendue que par son architecture. La collection de tableaux, qui est ouverte chaque jour, contient des toiles assez médiocres en général, si j'excepte quelques tableaux de l'école flamande. L'observatoire, l'arsenal n'ont rien de bien remarquable, et j'en dirai autant de l'église des Jésuites, dont j'estime peu le style pompadour. Ce qu'il y a de plus agréable, selon moi, à voir à Manheim, c'est le parc qui entoure le palais, et dans ce parc la terrasse qui domine le Rhin.

Manheim a été habitée par des hommes célèbres. C'est à Manheim que Schiller fit représenter pour la première fois sa fameuse pièce *les Brigands*, qui souleva d'un bout à l'autre de l'Allemagne un si vif enthousiasme. Plus tard, il y fit également jouer *Fiesque* et *l'Intrigue de l'Amour*. On montre encore sur la place de la parade la maison qu'habita Schiller; elle s'appelle *Zum Karlsberg*.

Goëthe aimait beaucoup Manheim : « C'est une ville propre et tranquille, » dit-il quelque part ; mais il y a, Dieu merci ! en Allemagne beaucoup de villes propres et tranquilles, et qui sont plus intéressantes que Manheim.

Henri Heine demeura une quinzaine de jours à Manheim, et il s'y ennuya terriblement. Je n'y suis resté qu'un seul jour, mais je m'y suis ennuyé autant que Henri Heine.